

Droit de réponse

Goce Smilevski

Dans sa critique de mon roman *La Liste de Freud*, Élisabeth Roudinesco prétend que j'ai voulu, dans mon livre, « prouver aux historiens que Freud était réellement le premier responsable de l'extermination de ses sœurs ». Précisons d'abord que le propos d'un roman n'est pas de prouver quoi que ce soit ; ni à des historiens, ni à qui que ce soit d'autre. L'art du romancier ne se nourrit pas de preuves, mais des fruits de son imagination – y compris quand l'auteur se fonde sur des faits établis. Or, c'est un fait établi que Sigmund Freud, fuyant Vienne occupée par les Nazis, a aidé ses deux gouvernantes et la sœur de sa femme, entre autres personnes, à l'accompagner à Londres. Pourquoi n'a-t-il pas emmené ses quatre sœurs avec lui ? Voilà une question qui restera vraisemblablement sans réponse. La relation de cet épisode dans *La Liste de Freud* doit être lue en gardant à l'esprit qu'il s'agit de l'œuvre d'un romancier, dont l'objectif est tout sauf une mise en accusation.

Madame Roudinesco semble méconnaître le lien existant entre historiographie et fiction, et ce n'est pas le seul défaut de son analyse. Elle n'a manifestement pas compris non plus la façon dont j'ai représenté chaque personnage lorsqu'elle soutient que, dans *La Liste de Freud*, Sigmund Freud est dépeint comme « fasciné par le nazisme », alors qu'au contraire, le personnage de Freud ne cesse d'exprimer son profond dégoût du nazisme.

Les méprises de Madame Roudinesco ne s'arrêtent pas là : elle prétend que mon roman « semble ignorer qu'il n'y avait pas de chambres à gaz à Theresienstadt », alors que, dans les pages 45 et 46 de l'édition française, il est clairement indiqué que les personnages sont transférés de Theresienstadt, où il n'y a pas de chambre à gaz, à un autre camp qui en est équipé. S'il est exact que les quatre sœurs sont mortes dans des camps différents et dans des conditions différentes, j'ai cependant souhaité les représenter faisant face à la mort ensemble car il m'avait semblé qu'une telle évocation avait davantage de force poétique.

Madame Roudinesco se croit dispensée d'avancer le moindre argument d'ordre esthétique quand elle assène qu' « on devrait rire à la lecture de ce livre maternaliste, mal fagoté et rempli de poncifs. Mais on est saisi d'effroi quand on sait qu'il est traduit en une vingtaine de langues ». On devrait rire à la critique que madame Roudinesco fait de mon roman. Mais on est saisi d'effroi quand on sait qu'elle est une psychanalyste de renom. Elle note que, dans mon livre, Freud apparaît « obsédé par la masturbation », alors qu'il n'est question de masturbation qu'une seule fois dans tout le roman, et

c'est dans une scène où le jeune Sigmund a treize ans. S'appuyer sur si peu pour en conclure que ce garçon est obsédé par la masturbation, voilà qui paraît signé, non d'une psychanalyste spécialisée mais bien d'une psychanalyste dilettante.